

ceux-ci se trouvèrent soudainement déconcertés d'avoir à lutter contre des ennemis invisibles et insaisissables. (1)

La bravoure dont Pambrun fit preuve attira sur lui l'attention de ses chefs, et de simple soldat, il était devenu à la fin de la campagne lieutenant dans le corps des Voltigeurs. Le jour de la bataille de Châteauguay, où trois cents Canadiens mirent en déroute huit mille américains, Pambrun combattit avec un héroïsme qui lui mérita une place à côté de ceux qui se distinguèrent au premier rang : le Lieut. Colonel McDonald, les capitaines Lamothe, Gaucher, Lévesque, Debartzch, Fergusson, J. Bte. et Juchereau Duchesnay, Ducharme, Longtin, et Auneau, les lieutenants Guy, Johnson, Hebban, Powell, Plinguet, Louis Langlade et autres.

II.

Après cette guerre qui couvrit de gloire les milices canadiennes, le corps des voltigeurs fut licencié et Pambrun prit sa feuille de route pour l'Ouest. Il s'engagea au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, tandis que la plupart des Canadiens allaient faire la traite pour sa puissante rivale, la Compagnie du Nord-Ouest.

Ces deux associations se faisaient une guerre acharnée jusque dans les régions les plus reculées du Nord-Ouest. Et leurs employés épousant leurs querelles étaient sans cesse aux prises. La moindre agression de la part d'une compagnie provoquait des représailles et plus d'une fois le sang rougit le sol vierge de ces régions solitaires.

Pambrun revint en Canada après de périlleux voyages dans l'ouest, mais il retourna presque aussitôt dans les fameux pays d'en haut pour continuer l'aventureuse existence dont il était déjà épris. Les différends entre les deux compagnies rivales ne faisaient qu'augmenter et Pambrun ne tarda pas à être exposé à une foule de dangers. Il semblait qu'elles se livraient à une guerre implacable qui devait se dénouer par l'extermination de l'une d'elle.

Conformément aux instructions du gouverneur Semple, Pambrun laissa le fort Douglas, le 12 mai 1816, pour se rendre au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Qu'Appelle. La compagnie du Nord-Ouest avait aussi un fort à cet endroit et un grand nombre de Bois-brûlés de Cumberland House, du haut de la Saskatchewan et du fort des Prairies y étaient rassemblés. Ceux-ci semblaient en proie à une excitation plus qu'ordinaire et ils proféraient de violentes menaces contre les colons écossais de la Rivière-Rouge avec lesquels ils n'avaient jamais pu sympathiser.

Le 5 mai, M. George Sutherland, commandant du poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, prit place en même temps que Pambrun et vingt-deux hommes dans cinq grands canots, chargés en outre de vingt-deux paquets de fourrures et d'environ six cents sacs de péman. Le péman constitue une bonne partie de la nourriture des voyageurs de l'ouest, il est formé de viande pilée et de suif et, une fois durci, il peut se conserver durant des années entières.

Ils descendaient tranquillement la rivière Qu'Appelle et arrivaient à Grand Rapide, lorsqu'ils furent assaillis soudainement par une bande d'environ quarante-neuf canadiens et métis, qui étaient commandés par Cuthbert Grant, Thomas McKay, Roderick McKenzie, Pierre Paugman Bostonais et Brisbois. Ils ne purent résister au nombre supérieur de l'ennemi et ils furent tous faits prisonniers.

M. Alexandre McDonell leur dit qu'il les faisait prisonniers et s'emparait de leur butin afin de se venger de M. Robertson qui avait pris possession tout récemment du fort de la Compagnie du Nord-Ouest, à la Fourche de la Rivière-Rouge. Non content de ces représailles, il affirma qu'il rétrograderait s'il était possible à la famine les colons de la Rivière-Rouge et les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson afin de les forcer à se rendre.

Après une détention de cinq jours, les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson furent élargis à la condition qu'ils ne prendraient pas les armes contre leurs adversaires. Mais on ne libéra pas Pambrun qu'on redoutait le plus et qui fut gardé à vue d'œil.

La blessure que celui-ci avait reçue dans la dernière guerre s'ouvrit de nouveau et on craignit que l'amputation de la jambe meurtrie ne devint nécessaire. Pambrun demanda vainement à se rendre à la Rivière-Rouge pour obtenir les soins d'un chirurgien, M. McDonell lui permit seulement d'écrire dans ce but. Cependant, après que la lettre fut écrite, il n'en refusa pas moins de la transmettre. M. McDonell voulait à tout prix empêcher Pambrun de conférer avec le gouverneur Semple, comme s'il eût craint que son expérience militaire ne fut utile à la défense de la colonie.

Le 12 mai, Pambrun laissa le poste Qu'Appelle, à bord de l'un des canots de la Compagnie du Nord-Ouest, qui descendaient la rivière sous le commandement de M. McDonell. Un parti de métis à cheval et bien armés les escortait en suivant le rivage.

À la Fourche de la rivière Assiniboine, l'expédition fit rencontre de sauvages Sautoux auxquels M. McDonell fit une exhortation chaleureuse dans le but de les rallier à la cause de la Compagnie du Nord-Ouest. "Les Anglais," leur dit-il, "pillent les terres qui appartiennent aux indiens et aux métis seuls, ils chassent le buffle et ils vont rendre les sauvages pauvres et misérables. La Compagnie du Nord-Ouest les fera disparaître si les sauvages ne le font pas, et si les colons nous résistent, nous rongerons le sol de leur sang et personne ne sera épargné. Nous n'avons pas besoin de l'aide des Indiens, mais je serais content cependant si quelques-uns de vos jeunes gens voulaient se joindre à nous."

L'expédition n'était qu'à quelques milles du fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, à Brandon House, lorsque Cuthbert Grant, à la tête de vingt-cinq hommes, reçut ordre d'aller s'en emparer. Il fit main basse sur une quantité considérable de marchandises, vivres et pelleteries que l'on distribua parmi les employés de la Compagnie, les Canadiens et les métis.

Le 24 ou le 25 mai, M. McDonell divisa ses forces en plusieurs brigades dont le commandement fut confié à Cuthbert Grant, Lacerte, Alexandre Fraser et Antoine Houle; et Séraphin Lamarre fut nommé lieutenant-général des troupes qui se composaient d'environ cent vingt hommes, parmi lesquels il y avait six Indiens.

On débarqua le péman à Portage des Prairies, situé à environ soixante milles de la colonie de la Rivière-Rouge, et on le disposa de manière à former un petit fort que protégeaient deux petites pièces d'artillerie.

Si l'on en croit le récit de Pambrun, Grant, Lacerte, Fraser, Houle et Thomas McKay furent envoyés de l'avant, le 17 juin, dans le but d'attaquer la colonie de Lord Selkirk. La Compagnie du Nord-Ouest a toujours hautement nié qu'ils eussent ce projet hostile.

1. Une page de notre histoire.

M. McDonell, plusieurs de ses officiers et environ quarante hommes restèrent à la garde du péman. Deux jours après eut lieu le combat du 19 juin, que nous avons déjà raconté, (1) et dans lequel l'infortuné gouverneur Semple ainsi que la plupart de ses hommes furent tués. Un message arriva le lendemain de l'engagement pour annoncer la nouvelle de la victoire sur les Anglais, qui excita de bruyants transports d'allégresse; en l'annonçant à sa troupe, M. McDonell lui dit : *Sacré nom de Dieu ! Bonnes nouvelles ! Vingt-deux Anglais de tués !*

Bostonais, l'un des chefs, apprit que l'un de ses cousins, un métis, avait été tué dans cette même rencontre, et il se livra à un violent accès de colère, disant hautement qu'il fallait venger sa mort et n'épargner aucun colon. Là-dessus, M. McDonell envoya deux messagers, Latour et Montour, à Grant, avec ordre de détenir les colons jusqu'à son arrivée.

Pambrun se mit ensuite en route pour le fort Douglas qui était aux mains des métis. Le 24 juin, plusieurs membres de la compagnie du Nord-Ouest arrivèrent à cet endroit. Ils tinrent conseil avec les métis et leur firent des présents. M. Archibald Norman McLeod, qui avait été chargé de les récompenser de leur dernière victoire, leur fit le discours suivant :

"Mes parents, mes pareils qui nous ont soulagés dans le besoin, j'ai apporté de quoi vous habiller. Je croyais trouver une quarantaine de vous autres ici avec M. McDonell, mais vous êtes plus. J'ai quarante habillements. Mais ceux qui en ont le plus besoin prendront ceux-là, les autres, à l'arrivée des canots cette automne, seront habillés pareillement."

Pambrun laissa le fort Douglas pour se rendre au fort William où il fut mis en liberté.

Deux ans après le procès de ceux que l'on accusa du meurtre du gouverneur Semple s'instruisit à Toronto, au mois d'octobre 1818, et Pambrun fut appelé à attester les faits dont il avait été témoin et que nous venons de relater succinctement. Marié à une métisse, Pambrun continua de séjourner dans le Nord-Ouest qu'il parcourut en tous sens dans les intérêts de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Plusieurs années après ces événements, il fut nommé commandant du poste de Walla Walla, dans l'Orégon. Il rencontra dans cette solitude de nombreux compatriotes, qui ont été les pionniers de l'Orégon et de la Colombie Anglaise.

Il demeurait encore à cet endroit lorsque nos intrépides missionnaires canadiens, les Blanchet et les Demers, allèrent planter le drapeau de la foi et de la civilisation dans ces vastes régions où des centaines de canadiens et des milliers de sauvages étaient éparpillés. Une grande œuvre de régénération morale s'offrait au zèle de ces ouvriers évangéliques, car les Canadiens mariés pour la plupart à des indigènes, à la façon du pays, n'avaient pas vu de prêtres depuis un grand nombre d'années et on comprend tout ce que leur condition religieuse devait laisser à désirer.

Aussi pour la première fois les échos des rivières et des montagnes de la Colombie répétèrent le joyeux chant de l'alleluia et de modestes temples s'élevèrent en l'honneur du Seigneur. Comme le disait Mgr. Lafleche en parlant des premiers missionnaires de la Rivière-Rouge, ces apôtres de la foi annoncèrent à ces hardis voyageurs et à leurs fils les métis, que désormais le règne de Dieu était dûment arrivé jusqu'à eux, et que le décalogue serait à l'avenir la loi générale dans les pays d'en haut.

Une lettre du regretté Mgr Demers, l'éminent évêque canadien de Vancouver, sur ses travaux apostoliques en 1839, signale les services que Pambrun lui rendit pour faciliter sa difficile tâche.

Celui-ci continua de rester au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et il parcourut ainsi d'immenses régions et traversa plus d'une fois les célèbres Montagnes Rocheuses.

Lorsque M. Milton et Cheadle firent leur fameux voyage jusqu'au Pacifique en 1863-64, ils firent rencontre une fois arrivés à Edmonton, un poste de traite qui se trouve dans le magnifique territoire de la Saskatchewan, de Pambrun, dont ils parlent dans les termes suivants. "Lorsque nous retournâmes à Edmonton, au mois de mai 1863, M. Pambrun, disent-ils, du lac La Biche, venait d'y arriver pour prendre le commandement de la brigade des bateaux que la Compagnie envoi porter à Norway-House les fourrures recueillies durant la saison écoulée."

"M. Pambrun avait, les années précédentes, traversé plusieurs fois les Montagnes Rocheuses, par Jasper House et par le col de l'Athabasca, et même une fois en plein hiver. Il nous conta plusieurs détails de ses voyages, et entre autres une aventure qui ressemble fort à une de celles qui ont rendu célèbre le baron Munchausen. Mais quiconque est familiarisé avec la localité qui en a été le théâtre, se trouvera disposé à y ajouter foi.

"Dans les vallées de cette région, la neige s'accumule jusqu'à prendre des profondeurs effrayantes. La première fois que Pambrun campa dans les montagnes, il voulut balayer la neige avec une des chaussures qu'on nomme raquette, comme on le fait ordinairement, quand, en hiver, on met son bivauc dans la plaine. Après avoir déjà pratiqué un trou à s'y fourrer tout entier, et ne trouvant pas le fond, il sonda avec une longue perche, sans rien trouver davantage, changeant alors de dessein, il se bâtit une plate-forme avec des troncs verts, et y installa son feu et sa literie. Par la suite, en été, comme il passait dans le même endroit, il reconnut aux grands troncs des arbres qu'il avait coupés, son ancien lieu de repos, et fut bien étonné de le voir perché à une trentaine de pieds au-dessus du sol. C'était l'élevation de la neige, lors de sa première visite." (2)

Peu de temps après cette rencontre avec ces deux intrépides chercheurs d'aventures, Pambrun s'éteignit au fort de Walla Walla, dans l'Orégon, laissant plusieurs enfants pour perpétuer le nom canadien dans cette lointaine région.

JOSEPH TASSÉ.

1 *Revue Canadienne*, Vol. IX, Pages 176, 177 et 178.

2 *North West passage by land*.

MANSION HOUSE HOTEL, BALTIMORE, M. D., 20 OCT. 1871.

MR. JAMES I. FELLOWS — CHER MONSIEUR : — Je viens justement de finir ma dixième et dernière bouteille de votre estimable sirop de l'Hypophosphate. À l'usage que j'en fis, j'attribue la cessation de la toux, des douleurs aiguës dans mon dos et ma poitrine et une expectoration copieuse; aussi, retour d'appétit, gaieté, augmentation en chair et en force pour m'acquitter de mes devoirs journaliers avec un plaisir que je n'avais pas ressentis depuis longtemps. Le bien que j'en ai ressenti est au-delà de toute description, et je conseille à toutes personnes affligées de consommation de ne pas retarder d'un jour à en faire usage. Étant certain que si ce n'eût été pour votre Hypophosphate, je serais maintenant dans ma tombe.

Votre dévoué,
Geo. C. FORT.

STANCES A ROSETTE.

Connaissez-vous celle que j'aime,
La souveraine de mon cœur ?
C'est la grâce, la candeur même,
Et son sourire est enchanteur.
Quelquefois la mélancolie
Rend plus touchants ses traits si doux,
Elle est bonne, aimable et jolie.
Dites-moi, la connaissez-vous ?

Le ciel lui fit une belle âme,
Trône de toutes les vertus.
Quand l'indigence la réclame,
L'indigence ne souffre plus.
Sa pitié n'a rien d'austère,
Mais est indulgente pour tous.
Oui, c'est un ange sur la terre.
Dites-moi, la connaissez-vous ?

Faut-il qu'en mes vers je retrace
Et son esprit et ses talents ?
L'un est piquant et plein de grâce
Les autres sont des plus brillants.
Le travail de sa main légère
Rendrait même le plus sage jaloux,
Pourtant elle n'en est point fière.
Dites-moi, la connaissez-vous ?

Quoi, vous ignorez quelle est celle
Dont je viens d'offrir le portrait ?
Je n'ose citer mon modèle,
Son front modeste en rougirait.
Comment répondre à votre envie
Sans m'exposer à son courroux.
Elle doit embellir ma vie !
Maintenant la connaissez-vous ?

CHARLES.

DESCRIPTION DE LA PERSONNE DE JESUS-CHRIST.

Les gouverneurs romains ayant coutume d'informer le sénat et le peuple des choses remarquables qui arrivaient dans leurs provinces respectives, sous le règne de Tibère, le gouverneur Publius Lentulus écrivit la lettre suivante :

"PÈRES CONSCRITS, — Il a paru de nos jours un homme de grande vertu, nommé Jésus-Christ, qui vit encore parmi nous, que les gentils appellent le fils de Dieu; il ressuscite les morts, il guérit toute sorte de maladies. C'est un homme d'une stature haute et agréable, et d'une contenance pleine de dignité, capable d'inspirer l'amour et le respect à ceux qui le regardent. Ses cheveux sont d'une couleur de noisette dans leur longueur, et unis jusqu'aux oreilles, de là, en descendant, ils sont d'une couleur plus claire, un peu frisés et flottant sur ses épaules. Sur le devant, ils sont coupés et séparés à la façon des Nazaréens. Son front est ouvert et bien fait, son visage sans tache ni ride, embellis d'un coloris agréable; son nez et sa bouche sont d'une proportion exacte; sa barbe est épaisse, de la couleur de ses cheveux, non pas très longue, mais fourchée. Ses regards sont doux, ses yeux gris, brillants et vifs. Il est terrible dans le reproche, courtois dans l'avis, sage et modeste dans le discours, bien fait dans les proportions de son corps. Personne ne l'a vu rire, mais plusieurs l'ont vu pleurer. Il surpasse en beauté tous les enfants des hommes."

AUX LECTEURS.

Dans un volume de poésie publié aux ateliers de la *Minerve* en 1830, M. Bibaud, l'historien, a bien voulu consacrer une page aux énigmes, devenues si célèbres depuis un certain temps. Il en a légué deux à la postérité de trois cents ans, comme aurait dit l'abbé Doherty. Mais le poète n'ayant pas jugé à propos de léguer en même temps les réponses, je crois rendre service à la dite postérité, en confiant aujourd'hui cette besogne aux invincibles chercheurs de *L'Opinion Publique*.

Voici les énigmes en question :

Première.

Nous sommes le frère et la sœur :
Nous naquîmes tous deux aux premiers jours du monde.
L'un régnait dans le ciel, et l'autre errait sur l'onde,
Dit quelqu'un qui n'est pas menteur.
Nous nous trouvons en maint atout :
L'un de nous se débrouille, et l'autre s'éclaircit :
Nous en avons déjà trop dit
A quiconque entend le grimoire.

Deuxième.

Je suis l'ami des paresseux :
Il est un peu parlé de moi dans la grammaire :
Tantôt je marche seul, tantôt avec un frère.
Quand on est plusieurs on vaut mieux :
On est moins fort, dit-on, quand on est solitaire :
Avec nous, c'est tout le contraire :
Nous valons toujours moins lorsque nous sommes deux.

Aux devins à montrer leur savoir faire, maintenant.

Puisque je suis à m'entretenir avec vous, bienveillants lecteurs de *L'Opinion Publique*, je vous parlerai d'une petite chose qui devra rester entre nous. J'ai souvenir que, il y a aien quinze longs jours, dans un écrit intitulé : "Un Canadien de l'Ouest," on a eu la cruauté de me faire dire que la ville et le nom de Sarnia exhalaient un même parfum de poésie. Je ne sais à qui m'en prendre, mais du moins, amis lecteurs, n'allez pas croire que cette parole vienne de moi, c'est un faux rapport. Tout ce que j'ai dit, c'est que dans mon voyage, je suis arrivé juste au lever du soleil dans une ville qui a pris le nom de la douce patrie d'Homère, c'est-à-dire dans Ionia; et comme je ne suis pas *gumiste*, j'ai trouvé que le nom et l'endroit exhalaient un même parfum de poésie. Vous auriez été de mon avis, j'en suis sûr. Quant à Sarnia, laissons-la reposer en paix, et toujours en face du Port-Huron; la transporter aux États-Unis, cela pourrait nuire à sa santé.

Je vous dirai en terminant que mon vieux père n'a jamais quitté sa paroisse natale; c'est un de mes frères que j'allais visiter à Wabashaw.

MAZINER.